



LA CITÉ POURRITURE

Mihai Ursachi

TEXT

archives équivalences

poèmes

2003



ORIGINAL EDITION: MIHAI URSACHI & EMANOIL MARCU (tr.)

- **Cetatea putreziune – La cité pourriture**
- AXA, Botoşani (Romania) 2000 [ISBN 973-8034-11-6]

PRESENT EDITION: EM. MARCU & ADRIAN REZUŞ (eds.)

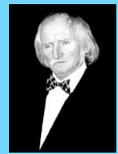
- © 2000–2003 MIHAI URSACHI (Jassy, Romania) [TEXT]
- © 2000–2003 EM. MARCU (Botoşani, Romania) [TRANSLATION]
- © 2003 **ÉQUIVALENCES** [PDF \LaTeX – HYPERSCREEN]

**This electronic edition is a *non-profit* publication
produced by PDF \TeX 14.H &
created by \LaTeX 2 ϵ with HYPERREF & HYPERSCREEN**

PDF \TeX 14.H © 2001 HÀN THẾ THÀNH
 \LaTeX 2 ϵ © 1993–2001 THE \LaTeX 3 PROJECT TEAM *et al.*
HYPERREF © 1995–2001 SEBASTIAN RAHTZ
HYPERSCREEN © 2001–2002 ADRIAN REZUŞ [based on PDFSCREEN]
PDFSCREEN © 1999–2001 C. V. RADHAKRISHNAN

TYPESET BY ROMANIAN \TeX © 1994–2001 ADRIAN REZUŞ
PRINTED IN THE NETHERLANDS – MARCH 30, 2003

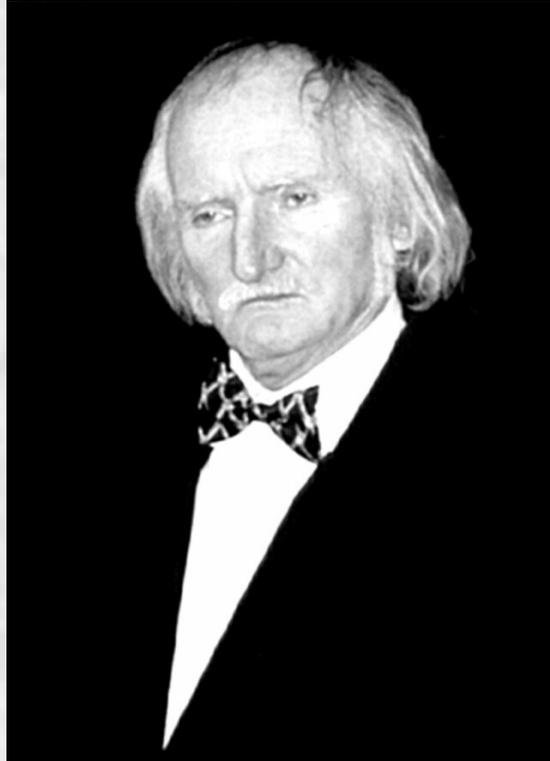
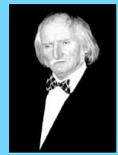


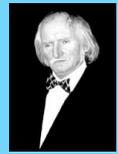


Mihai Ursachi

CETATEA, PUTREZICIUNE
LA CITÉ POURRITURE

Axa
Botoşani, 2000





LE FRUIT DÉFENDU

Ah! quel est donc ce fruit-là,
dont le noyau est plus grand que l'écorce?
Quel est donc ce fruit-là
qui débordant de ses marges
enveloppe l'Océan, la Terre comme une noix,
et la sphère de cristal du Trésor?
Qui existant infiniment hors soi,
sa coque se tient au cœur du noyau
et le confine...



LES NOCES

Voilà, je me présente maintenant
aux noces qu'on doit faire en hâte.
Je porte le signe blanc, couronne d'argent
et sous la couronne les sept stigmates.

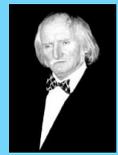
Je sais, je sais, il est bien tard,
comme si cela n'avait jamais été.

Pour tous les convives, j'ai commandé de la joie
frappée, car un pareil office
on ne remplit dans la vie qu'une fois –
il n'y a pas de bis.

Le Prêtre est aveugle, mais ça on s'en fout
puisque tous – en tête les parrains –
se pincent les miches et rient comme des fous...

Enfin, enfin, tout est bien,
mais la mariée n'a pas de corps.

Mariée, mariée, quelle sorte de faux
as-tu dans tes mains?

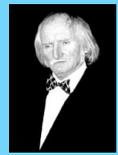


AVEUGLE

à *Genoveva Logan*

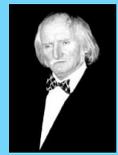
« Car en battant des ailes larges
« l'esprit s'envole au firmament,
« de ses péchés faire la décharge,
« de ses chagrins et ses tourments. »

Ainsi parlait le vieil AVEUGLE,
bardé de ses médailles en fer,
tandis que par-dessus un aigle
faisait (par instinct) des cercles en l'air.



LE PUIITS

Je me suis engouffré dans le puits
creusé à côté de la porte,
profond comme la nuit, et dont l'eau
bout au cœur de feu de la Terre.
Quand je suis arrivé,
il y avait une sorte de pré triangulaire,
une frêle lumière comme un voile de communiante,
au bord de la forêt nommée Éden.
Au milieu – un puits, autour duquel
les pâquerettes jaunes et d'autres fleurs, violacées,
ondoyaient dans la rivière naïve.
M'assoyant sur la margelle en bois, noir verdâtre,
et comprenant tout à coup mon nom
qu'une main enfantine y avait gravé au canif,
je me suis engouffré aux abîmes, et, arrivant,
j'ai vu, à côté de la porte, un pré
où se trouvait un puits.



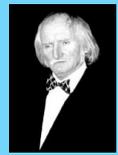
LA CHASSE

Mon Dieu, acharné moi-même je me chasse,
et je me fuis moi-même, honteux, mort de peur,
c'est moi le traqué se cachant tel un renard dégueulasse,
c'est moi, préparant son couteau, le chasseur.

Je me tapis tel un renard peureux dans la broussaille,
mais il n'y a plus au monde un recoin
à l'abri du feu de mon oeil qui m'assaille.
(Quelle lâche puissance me fait courir plus loin?)

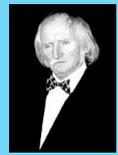
...Voilà, le bon rabatteur, le chasseur,
s'arrête au puits, harassé, – un vieillard :
dans l'eau il regarde, l'interrogeur,
et l'eau lui fait voir un tout vieux renard.

Et rendue, la bête craintive cesse sa course
à l'abreuvoir natal, dans le bocage vert :
comme par la fumée, elle se voit dans la source :
il était pour de vrai, le chasseur solitaire.



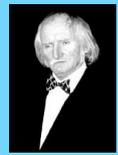
LA VICTOIRE

« J'ai triomphé de moi-même ! », jubilait le vaincu par
lui-même,
« et mon vaincu, j'en ai fait mon esclave ».
Au même instant, le vaincu
criait victoire : « J'ai triomphé de moi-même ! ».



LE PULL

Sans doute te rappelles-tu le pull violet,
ce sublime pull que j'avais endossé
le plus beau de nos soirs;
Qui m'allait, disais-tu,
comme une armure d'émail, tu sais, le soir
où chargés de jasmin et d'œillet nous sommes partis
pour Jérusalem... OÙ Madame Jacinthewitch
nous a donné quatre sandwiches (pour le voyage);
Le pull que j'ai ensuite apporté
comme un drapeau voltigeant, déchiré dans les guerres,
que j'ai porté
frénétiquement sur ma peau
jusqu'à ce qu'il fût absorbé par les pores et assimilé
dans toutes les cellules de mon corps émacié de hadji
et dans le squelette
et que son tissu devînt un tissu organique.
Pourquoi essayes-tu de nier,
pourquoi prétends-tu ignorer quel pull,



quel soir, quel Jérusalem et ainsi de suite?
Pour quoi veux-tu à tout prix le toucher, le voir,
m'en dévêtir, maintenant que ce n'est plus possible,
pour quoi prétends-tu qu'il n'y a jamais eu de pull,
que tu ne me vois pas, ne me sens pas,
ne me reconnais pas?





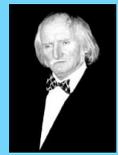
LA SUPRÊME LANGUEUR

Je te dis: je gis en moi-même, enseveli
sous des couettes en duvet de cygnes trompettes, je gis
aux abîmes sur des coussins remplis de cauchemars;
j'y fus treuillé avec des vivres éternels
pour vivre à jamais
au fond de ce puits, oubliette obscure,
vice tortueux et profond de la terre;
et à cause de ces courtepointes remplies de la laine
des blondes brebis bucoliques broutant jadis
dans les prés édéniques de l'enfance, je gis sans pouvoir
bouger le petit doigt, isolé au plus profond de moi-même,
sans voir personne, et la quarantaine
dure depuis quarante dizaines de milliers de millénaires;
Écoute-moi, et si tu n'entends pas (les malades
de cette langueur sont muets), la faute est à toi,
pas à moi qui ne puis parler
à travers les murs capitonnés d'ouatine et de cuir
de rhinocéros,



à travers le duvet et la laine et la mollesse
et la Langueur pour laquelle je suis isolé
ici, en ce lieu dont je te parle depuis le début
et d'où l'on ne peut plus rien dire.





L'HEURE ZÉRO

C'est une vraie folie d'exister à cette heure.
Les petites montres comme des insectes furent mangées
par les réveils –
poules couveuses rondes et grasses, qui caquettent
et ronchonnet quand les pendules abouliques et
monstrueuses
les avalent sans les mâcher. À leur tour,
celles-ci sont digérées peu à peu par l'horloge pontificale
du clocher,
datant du XII^e siècle
de toutes les ères.
La douzième étant aussi la dernière,
elle se ronge elle-même de l'intérieur
jusqu'à ce qu'elle s'absorbe
et qu'il n'en reste rien.
À cette heure c'est une folie d'exister.



MÉGALOPOLIS

On n'entend pas ma voix
dans Mégalopolis.

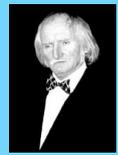
Voilà, je parle, je lève mes bras (j'ai une parcelle de ciel),
je baisse les bras et j'écoute longuement :

un bourdonnement confus, comme un essaim monotone,
les myriades de voix engendrent le silence...

Quant aux langues, elles ont évolué
analytiquement, synthétiquement
et inversement,

jusqu'à la langue de tous et de personne –
le silence des silences...

On n'entend pas ma voix
dans Mégalopolis.



LA CITÉ POURRITURE

Ô! il me faut bâtir une nouvelle cité
sur les décombres de la honte et de l'humiliation...

La démolition fut sauvagement douloureuse,
le siège hallucinant et la haine contre
cette cité, tant aimée, profondément pourrie
et puante...

Le pouvoir altier se brisa comme la faïence
jetée contre les murs :

ni ruse ni poisons, ni cheval de Troie,
mais seule l'espérance...

Étau concentrique, ce siège muet a duré, je vous dis,
au moins trois millions d'années, jusqu'à ce que le mur
– rongé de lui-même, par le temps, par les larmes –
fût devenu diaphane et mince comme une baudruche...

Sur l'emplacement de la cité, de cette tant aimée Cité
nommée Pourriture –

débris de nausée, hontes, humiliations,
relent douceâtre de chloroforme...



Et voilà, maintenant, plus seul que jamais, je crie :

– Venez bâtir la nouvelle Cité
sur les scories de la honte et de l’humiliation,
dans le désert !

Et seul je me réponds, à mille voix :

– La Cité Pourriture, Pourriture...

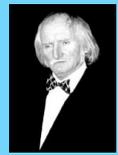




LA VILLE MÉTAPHYSIQUE

Cette ville est faite d'idées,
chacune de ses briques est un concept.

ainsi, boulevard du *Tertium non datur*,
au 77, syllogisme Barbara,
figure première,
j'habite un grand et vieux dilemme
dont je ne sors jamais.



L'ÉLU

Regardez-le : c'est lui qui porte les signes,
c'est lui qui est comblé de blasons et de chance,
c'est lui qui se tait.
Célébrez-le, exaltez-le et ayez
pitié de lui.



POST-SCRIPTUM. LES GRANDES TRANSVERSALES OU LES QUATRE ESTHÉTIQUES.
POÉSIE QU'ÉCRIVIT LE MAÎTRE URSACHI ALORS QU'IL SE CROYAIT PÉLICAN

Un homme de Tecuci avait un moteur
mais il ne lui servit à rien.



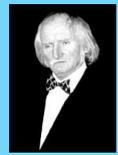
NATURFORSCHUNG

– Et puis, ici on ne vend pas
des gants pour les chevaux.

Ainsi me causa la demoiselle
– ma foi, une vraie Cléopâtre –,
au coin de l’avenue quatre,
où elle vend des bouts de ficelles.

Et moi de reprendre avec amertume
mes sept valises domestiques bourrées
de pailles séchées aux rais de la Lune
selon des recettes dont j’ai le secret.

Au juste je voulais observer sa denture
pendant qu’elle hennit,
curiosité naturelle chez qui
étudie la nature.

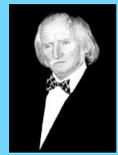


Ô LE DRÔLE D'OISEAU

Lazare, lève-toi,
lève-toi et va
voir ce que l'on voit
au champ de petits pois.

Un coucou jaloux
chante comme un fou,
un coucou errant
chante au sentiment :

son archet, son violon –
de l'encens et du limon;
sa baguette – du cristal
sur un violon d'opale.

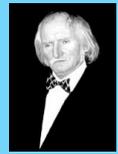


LETTRE SUR LA COQUILLE DE L'ESCARGOT ADÉODAT

En raison de la très grande distance, les lettres arrivent un peu tard; celle-ci, à laquelle je te réponds, me vient du siècle passé. Je n'ai pas remarqué le temps passer, et voilà, il est tard, mais je me hâte de te répondre.

Le diamètre de mon domaine est nul
et son rayon est la moitié de rien;
c'est un pré circulaire sur la pointe d'une aiguille,
où, depuis fort longtemps,
je me voue en silence à l'élevage des escargots.

Quant à mon traité « Des flammes,
« de leur nature, de leur variété et douceur »,
je peux t'annoncer
qu'il ne sera jamais écrit. Car si je l'écrivais,
qui se donnerait la peine de le lire? Et si
quelqu'un le lisait, à quoi bon? Il suffit



d'avoir vécu ces soirs enflammés, où notre âme
brûlait à grandes flammes, et les flammes
figuraient des mondes meilleurs, plus vivants et plus purs...
Tu dis: « sauvegardons les belles idoles ».
Mais elles sont immortelles en soi et, inaltérables,
vivent dans les autels des dieux.

Maintenant il est tard, et tombe la nuit
sur le pré circulaire de la pointe d'aiguille.

Cette lettre, je te l'ai écrite
sur la coquille de mon escargot Adéodat,
qui demain à l'aube va partir en voyage,
un long voyage vers toi.





* * *

« Tu ne pourras pas voir ma face, car
« l'homme ne peut me voir et vivre. »

L'Exode **32**, 20

Qui es-tu, qui frappes à ma fenêtre? Pour quoi
ta face me semble un vide,
et existant plus essentiellement que moi,
ton essence me semble tenir de l'inexistence...

Voilà, avec une tige de lis tu me fais signe
vers le domaine immaculé où, selles vides,
les chevaux symboliques attendent; partons,
dis-tu, vers toi-même, vers le rivage

de la Mémoire claire.
Mais qui es-tu,
qui frappes à ma fenêtre avec une fleur de lis?



MISSA SOLEMNIS

I

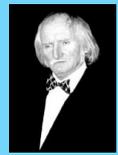
On n'entend plus rien... Les marges des espaces
Les virent s'éloigner, épars et solitaires, –
Des anges-papillons : il n'en resta nulle trace,
Et l'on perdit les voies, mais ses pas l'y portèrent.

« Cela renaît et meurt toujours selon la loi. »
Oh, plus jamais ne se rallumera, ailleurs,
Une autre aussi pure et sainte que celle-là,
Comme plus jamais l'amour ne chauffera mon cœur.

.....

Que sert-il de pleurer ce qui ne fut que cire,
Matière à consumer, inerte et obscure,
Si du cierge mourant les rais se répandirent
En célébrant la vie, la lumière pure?

Les voies sacrées s'achèvent au lac de l'Absolu
Dans le miroir duquel le ciel fond sa corolle;



C'est là que s'endélire, fiévreuse, farfelue,
la vieille Nef, la folle.

Là, on entend. Les vagues concentriques
Émises d'elles-mêmes vers les secrètes sphères
Reviennent à ce lac que nulle rive n'étrique,
Sis en hauteur, à l'ombre de vastes conifères.

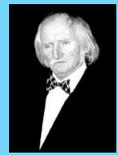
II

Drapé dans les nappes de l'eau, il descend
Au fil des rayons jusqu'au firmament,
Au clair du tombeau
Creusé dans les eaux.

Des dalles transparentes gisent au-dessus de lui,
Taillées en des cristaux bleuâtres, si limpides
Qu'ils cessent d'exister; dans la plus haute luit
Le Chariot céleste du roi poète David.

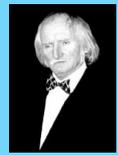
III

Faites allumer les cierges, la cire de la vie,
Et préparez couronne de myrte et laurier
Pour le noyé qui guide sa folle Nef parmi
Les astres. Mais il est trop loin en haut des eaux



Pour que le bruit de fête remonte à ses oreilles,
Là, où le son des cloches éteint ses échos.





LE TONNERRE DU SILENCE

Au plus profond du tonnerre se trouve
le noyau épais du silence. Un silence plus vaste
que celui des forêts de la mort; c'est le
Silence même.

Si tu l'écoutes, tu sauras que juste au milieu
on entend un bruit de sabots, comme le rythme
d'un poème jamais récité.

C'est le trot du cheval blanc qui apporte
la nouvelle que tu attends depuis toute une vie.

Et si, abasourdi, tu écoutes
le trot rythmique pareil à celui de ton cœur,
tu entendas le Tonnerre, l'explosion des mondes,
l'éclat du grand Logos dans l'espace...
Dont le noyau épais est fait de silence.

Ô le trot du cheval blanc qui apporte
la nouvelle que tu attends depuis une vie !



L'HISTOIRE MERVEILLEUSE DE L'ARCHER

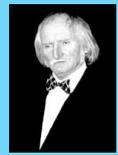
On était tous venus, par cette nuit, si claire,
sur l'île circulaire, au lac de la forêt;
nous portions des heaumes et des armures légères
et dans la nuit muette nos gestes déchiraient,

tenaces, le rideau des rais morts de la lune...

On suivait, muets, une ancestrale mystique
qui nous rangeait en flancs et lignes, sans aucune
parole qui perturbe la chasse lunatique.

C'était une tête d'aurochs, un sombre sortilège,
dont le regard glacé faillit figer mon sang;
en bas – comme une barbe, plus blanche que la neige,
entre les cornes, jaune, brillait un lis d'étang.

L'arc à la main, muets, on s'approchait
du cercle aux armoiries voïvodales,
et tard, à tour de rôle, chacun de décocher
une flèche, une seule, la flèche de cristal.



Agenouillé au centre, comblé de mes blasons,
moi j'ai visé ce lis, de mon unique flèche...
Puis, après des âges, des siècles, des saisons,
sur l'île circulaire, par une nuit de neige...





REÇOIS CE BOUTON DE ROSE

Dans un traîneau tout blanc.
Tout blanc et vaste comme un navire.
Dans le traîneau *Anunciación* je navigue vers toi, ma bien-aimée.

Tu es dans la forêt de roses.
De roses couronnée.
Tu es dans une rose.
Depuis la rose Floribunda, ma mie,
tu regardes dans le ciel s'approcher
le majestueux, le gracieux coléoptère.

Et voici : le céleste traîneau
descend sur une rose.
Voici les pétales – regarde et crois – qui le prennent,
43 pétales, une rose
l'embrasse, l'enveloppe, le cache, se ferme,
voici, ma bien-aimée, le bouton de cette rose,
dans son cœur il y a un traîneau,
c'est mon traîneau tout blanc – *Anunciación*.



LA BALLADE DE LA NUIT D'OR

Dans la riche nuit d'or la lune semblait un gulden. À la
grande roulette nocturne, j'avais perdu des biens
importants.

C'est alors que dans une calèche-coquille tirée
par une paire
d'autruches, surgit, des luxuriantes forêts,

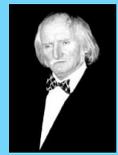
La Rirette, la Rirette.

Sa chevelure était comme une jungle d'or, et
l'automne des cheveux
pesait sur ses blanches épaules, sur la taille,
jusqu'aux hanches.

« Je suis Brunhilde », dit-elle, et son rire,
fouet à lanière de soie,
me fouetta le visage dans la riche nuit d'août, nuit-trésor.

Larirette, larirette.

J'avais perdu des biens importants à la grande
roulette nocturne.



De leurs caches, kobolds, korrigans et d'autres
légions de lutins
me persiflaient, cruels, dans la nuit lourdement
persistante,
dans la nuit aux mille visages, tel un trésorier flamand.

Larirette, larirette.

« Cette nuit, me dit-elle, à cette heure,
« tu peux pleurer, car
« il se passe bien quelque chose. » Sur la voûte –
écharpe violacée –,
des constellations baroques suivaient leurs millénaires
manœuvres. « Il y a souvent des naufrages », répondis-je.

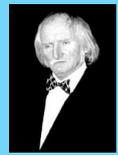
Larirette, larirette.

Le fruit pulpeux et juteux, le fabuleux fruit rouge qu'était
sa bouche, laissait voir les semences blanches et crues
de ses dents.

« Oui, oui, répondis-je, ce mois il y a souvent
« des naufrages. »
« Les vies des naufragés, étoiles filantes, pleuvent
« aux abysses. »

Larirette, larirette.

« Mais un amour gracieux et volage comme



« un caprice peut faire
« voler en éclats le Dôme lui-même, si dur à bâtir;
« et si par la baie
« à meneaux, le matin, tu regardais le rouge thaler
« dans les brumes,
« tu pourrais y trouver, pendue, le visage bouffi –
« un gulden –,
« La Rirette, la Rirette. »
« Mais un amour dans le feu et le sang, un amour
« dans le Dôme
« incendié, un incendie de sang, Walhalla, l'incendie
« de toutes les choses, l'ivresse de sang et de feu, l'incendie
« de sang de tout ce qui est, un naufrage dans les flammes,
« dans l'océan de sang... »

Larirette, larirette.

Répondis-je... la lune bouffie pendait sur la voûte,
souris et grenouilles grouillaient qui portaient des falots,
mais on ne peut plus retrouver, dans la nuit-trésor,
fantastique,
ce que, moi, j'ai perdu à la grande roulette nocturne :

La Rirette, la Rirette.





LA PARABOLE DE L'OREILLE ET DU COMPTEUR

C'est une forme de pierre tortueuse. Un gigantesque colimaçon ou une immense oreille en pierre. La mer de plomb, constante rumeur. Moi je compte.

Voilà, de nouveau, la goutte descend dans le colimaçon de pierre. Pas de hâte ni de peine. L'oreille écoute, une goutte de plus s'ajoute à la mer. Ainsi est née la mer entière;

ainsi naît-elle. Une goutte tous les seize mille ans.

C'est tout. Je suis celui qui compte.



LE TALISMAN

« *Ich komme, ich komme!* » criait de loin la femme
au visage d'or

et je voyais de loin la flambée de sa chevelure.

Mais moi et mon frère, au bord du lac

(du lac qui s'appelle UNE NUIT), sur le bord

en déclive et noyé de forêts, où les rayons humiliés

tombent comme les feuilles en automne, nous ramassions

de minuscules chalands (« messagers de la Parole »),

d'étranges petits bateaux de moins d'une coudée,

où comme

dans des reliquaires, emmaillotés de soie, gisaient

des outils à écrire, un par chaland. Ce jeu nous réjouissait

suprêmement (« on était tous les deux enfants ») et le lac

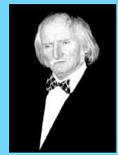
dont j'ai dit le nom, un lac égal et lourd, ne nous semblait

ni effrayant ni épouvantable ni inquiétant.

On savait seulement que c'était la tour en pierres de feu

qui veillait, attendait, écoutait. Il nous faudra monter

jusqu'au sommet de la colline.



Cependant, comme en rêve,
nous entendions la voix de celle qui brûlait.

Consolatrice comme un plainte :

« *Ich komme, ich komme.* »

Où donc trouver conseil
pour m'éclaircir et reconforter ? l'incantation
pour guérir la faiblesse, la férocité ?
le bon talisman, l'herbe à tous les maux
sur les sentiers de la solitude...

On n'a même pas remarqué qu'il se passait quelque chose.

« Il se passe, oui, quelque chose », criait au loin
une voix étouffée.

(« Un simple fantasma, un simple fantasma. »)

Des hommes de tailles différentes, forts et rudes,
ramassaient sur la rive des rames humides et lourdes,
sortaient du roseau

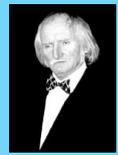
une barcasse noire, la préparant pour le départ.

Tout se passait en silence, de courts ahans seulement
perçaient des profondeurs. C'est alors que du lac
dont je viens de dire le nom

jaillit comme un rugissement.

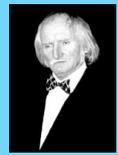
Si en effet l'Univers est une bête,
cette bête a rugi. Je n'ajoute plus rien.





L'écume blanche de la peur semblait illuminer le lac
d'une frêle lumière. Le grand mont
(nommé Okéanos) m'invoquait (j'étais seul à présent).
Sur son sommet, la tour bâtie en pierres massives de feu
brûlait comme une torche. Ma face
était en or, mes cheveux devenaient
une grande flambée de serpents de feu, et d'une voix
lointaine je murmurais : « *Ich komme, ich komme...* »





ROSALBA

Heureux l'amour pour Rosalba;
ses délices tortueuses, ses voies dévoyantes,
ô tendre mort nommée Rosalba...

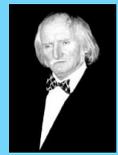
Sans hâte, avec maîtrise de soi et sagesse,
le désir d'elle est une tour
de douleur, descendant aux abîmes.

De leur mur, les défunts souverains des Siciles
nous voient : enlacés, nous arrachons nos ongles
avec les dents et les crachons – pétales sanglants.

Rosalba a deux brochettes bleues
pour mes rétines : avec la grâce ardente
de la virginité, elle les enfonce dans les trous d'azur,

pour que la lumière de son être mort
s'écoule en moi comme une sève de mort,
de la tendre mort nommée Rosalba.

Le chœur de pages chante des psaumes en *romanz*,



les lamentos du tourment éternel,
les lamentos souterrains...

Sur la mosaïque maure Rosalba danse
chaussée de brodequins d'Espagne, la bienheureuse danse
de mon supplice sur la roue éternelle.





NOX

Écoute les paons à ce juste minuit.
La mort en azur, la mort en délices
ils nous l'annoncent de leurs voix novices.
Écoute les paons à ce juste minuit.

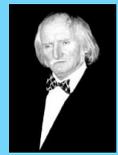
Multipliée comme les herbes, leur voix
sort des ténèbres rythmiques du bois :
c'est, je vous dis, le frou-frou de la mer,
biches câlines qu'invoquent les cerfs.

Écoute les paons à ce juste minuit.

Car il existe dans le monde un cor
qui à minuit résonne encor,
puis apparaît la sublime momie,
Golem souverain des bois endormis.

Écoute, écoute les paons.

À quoi bon errer sur les routes nocturnes
au lac archaïque personne ne retourne



la lune déverse une lumière de lait
et on ne sait plus si l'on rêve, si c'est vrai.

Mieux vaut te changer toi aussi en oiselle,
avoir un bon bec acéré qui picore
petits pois et rubis dont le rouge étincelle,
ou des bonbons sur les gâteaux des morts.

Écoute les paons à ce juste minuit...





L'HISTOIRE DE LA GRANDE HORLOGE ET DE L'AVEUGLE

Dans le désert de pierre, un mécanisme géant d'horlogerie, pareil à une immense basilique-mosquée. Nul d'entre vous, voyageurs, n'a jamais parcouru cet endroit, nommé « L'Horloge de Pierre ». Le son mélancolique, on l'entend aux quatre coins de la terre, dit-on, ou plutôt on ne l'entend nullement, nulle part (ou bien, à l'entendre toujours, l'habitude fait qu'on ne l'entend plus). Le curieux de l'histoire c'est que son gardien, un pauvre aveugle, ne cesse de compter quelque chose, sur les osselets de ses mains de momie.

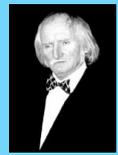
Vivement, il compte et parfois son visage aveugle et sec comme un vieux palimpseste est comme illuminé par l'espoir et la joie. À ces moments, ses orbites vides considèrent l'Horloge.

Mais aussitôt il se replonge dans son pauvre calcul et plus personne ne trouble le grand silence d'alentour.



Voici, honnêtes voyageurs, l'histoire
de la Grande Horloge et de l'Aveugle.
Je vous l'ai dite et je me tais.





LA CROYANCE DE LA PETITE FILLE

Elle croyait encore, la petite fille que j'ai tant aimée,
que l'escargot avait quitté sa coquille
pour faire un voyage fort lointain
et qu'il reviendrait.
C'est pourquoi elle gardait précieusement sa coquille
et l'attendait.



POÈME PÉRDU

Ce poème, je l'ai écrit
dans un bois, sur des feuilles jaunes d'érable.

Sans figures de style,
à l'encre imperceptible.

Seuls les chevreuils, ruminant les feuilles écrites,
versent une larme et se taisent.



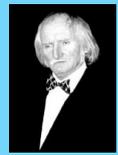
ODE (À DIOTIMA)

Comme d'une sainte tunique, consacrée par la grande
larme du ciel, mon âme se revêt de toi,
ô messagère d'exultation !

Mon char se dirige vers les champs profonds des étoiles,
au cœur de la grande larme, je vais labourer, je serai
le laboureur de l'azur.

Seuls les vaillants ne se perdront jamais : *Rosa
triremis* ne cessera de conduire les voyageurs :
je vis en toi comme dans un Hymne

du souvenir sans bornes, tout ce qui fut et sera,
les mondes, les vies... mon âme se revêt de toi,
ô messagère d'exultation !



AMOUR AUTUMNAL

« C'est la veste rouge,
« celle que j'aime à la folie. »

Taureau poignardé, mon âme vomit cette toile
dans laquelle tu flottes. Forêts
en flammes, et la Cité
flottant comme un vêtement de pourpre, tu es
nue dans la flamme du sang, *nigra*
sicut cupressi. La grande voix
de la fête orgiaque : salamandres
se tortillant dans la braise du couchant.

Lance de feu jetée dans
le cœur : voilà, des flots de sang, la toile
allumée dans laquelle tu flottes noyée.
Svelte cyprès dans les jupons du feu.

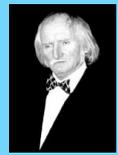


ZANTE, L'ÎLE DES FLEURS

Viens, je veux t'apprendre la folie
sur des voies délicieuses et aberrantes,
pour la première fois, je t'y
emmènerais – sur l'île des fleurs, Zante.

C'est le seul endroit où l'horloge se tait,
viens, on y vivra sans souci
dans le château nommé Volupté,
avec de hauts donjons et ponts-levis.

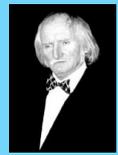
Au diable les sages avis,
pour une fois, sois imprudente,
mille promesses nous convient
sur l'île des fleurs, Zante.



PORTRAIT D'UN CHASSEUR

Adonné à la solitude comme le guépard au sang,
j'ai vu le cabri doré de l'amour
dans les forêts enflammées du couchant.

« Pourquoi
« t'es-tu reconnu? Ton visage,
« pourras-tu jamais l'oublier? »



LETTRE

Eh oui, ma bonne, « les métiers d’hiver sont venus »,
je chausse des bottes grossières, et la cravache
me rend service. L’âpreté
du vin rouge, la férocité de jeter
des bûches dans la cheminée. Le dernier loup
chercha craintivement une troupe de chasseurs
pour qu’ils le tuent. Les uns trop vieux,
les autres trop jeunes, leurs mains, tremblantes,
le manquèrent. Grisonnante, rendue, la bête fut achevée
à coups de hache et de fourche par des paysans
sentant l’eau de vie et la sueur de chevaux. La forêt,
violette, ne bougea pas.

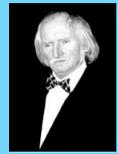
Quant à moi, grisonnant moi aussi,
parfois il m’arrive pourtant d’affecter
cette pose d’époque – jabot de dentelle
et le regard légèrement embrumé, vers le haut.
Sur l’antique nappe aux scènes de chasse
brodées à la main,



le verre déborde... des taches brûlantes, de sang...

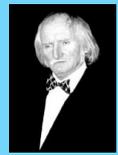
Oui, la cravache me sert, les bottes lourdes aussi,
« les métiers d'hiver sont venus ».





INSCRIPTION SUR UNE PIERRE

Ma mie, je suis cette pierre,
chéris-la, elle se changera
en un jeune homme, qui sur le rivage
te dira : « ma mie, je suis cette pierre... »



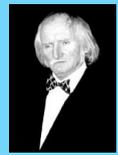
ÂME VESPÉRALE

Le crépuscule dresse des gibets fastueux.
Extatiques, les visages des morts
profèrent des verbes enflammés au-dessus
des collines violacées.

Je te dis : un bain de sang enivre l'Univers,
une défloration sanguine comme un égorgement.
N'invoquons pas les lares du jour. Avec un
amour infini, nous célébrâmes toutes les fêtes.

Voilà, dans les blanches forêts de lilas,
dans les bois aux lys séculaires s'instaure
un règne de paix, un apaisement, et l'oiseau
de la solitude présage à part lui :

« attends-moi hier. »



ODE CRÉPUSCULARIE

Ô toi, Charmeuse...

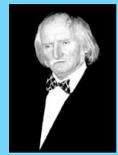
Au grand crépuscule du monde, aux marges du Temps
un grand bûcher s'allume, et dans les flammes bleues
mon âme se consume pour la dernière fois.

Ô toi, Menteuse...

Déjà le monde est las de l'amour,
la foi est tarie, la parole est morte,
mais mon âme est la harpe de mon amour pour toi.

Ô toi, Délivreuse...

Rien jamais ne fut parfait sur terre,
nos instants sont souffrance malade, et pourtant
la perfection pleut richement sur l'heure dernière.



LA BALADE DU PENSEUR

Au milieu du Tout, le penseur
médite longuement sur tout ce qui est,
et après des millénaires (le style à la main)
il arrive aux marges du tout,
au mur parfaitement translucide
du rien.

Ô penseur,
attends et écoute :

au cœur du rien une cigale chante
des trilles symboliques sur le rien
paroissial, sur les souriantes
vallées fleuries
de l'inexistence

« *ex nihilo nihil ex nihilo omnia*

« *ex omnibus nihil ex omnibus omnia* »

(Insecte harmonieux ! Aux heures du Somnia
parmi l'herbe tu opères le miracle



de la distillerie céleste : *ex omnibus omnia
ex nihilo nihil ex nihilo omnia*)

Il existe il existe il existe.
Sous la fenêtre donnant sur le jardin.
La fenêtre existe, le jardin existe.
L'horloge sonne l'heure zéro.

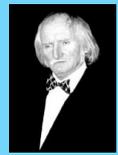
Le penseur a dit : mon cœur
est une cigale ivre. À travers
la limpide paroi,
j'ai vu les souriantes vallées
de l'inexistence.





* * *

Arbre pétrifié telle une cyclopéenne pierre tombale ! Ton immobilité est le piège que tu tends aux passants; mais moi, immobile, je t'ai vu courir dans la plaine nocturne, échevelé, les pans de tes jupes soulevés par l'orage, au milieu de la nuit ! Tes yeux, des milliers d'yeux ardents, étincelaient et tu criais à mille bouches : au plus vite, au plus vite !



LA PARABOLE DE L'INSTANT ET DE L'ÉCOUTEUR DE L'HORLOGE

...Je rêvais que j'étais dans une vaste horloge, dont les rouages (formés de myriades de roues) bruissaient comme un feuillage; les grandes roues dentées grondaient comme le tonnerre, si fort qu'on ne les entendait presque pas.

Les différents systèmes de poulies grinçaient et gémissaient périodiquement, comme des êtres mis à la torture; par intervalles réguliers, des coups de marteau éclataient, violents, comme la voyelle du mot « mort ». Il y avait aussi d'autres sons, ouatés, comme de longues insinuations, échos tardifs, dévorants, et syncopes décidées.

Il me semblait que depuis une éternité, ou depuis seulement cette seconde-là, je me concentrais pour entendre; alors que je n'étais que le tympan voué à écouter sans fin et



à chaque instant.

À ce moment précis,

d'un coup, j'ai entendu : « C'est le moment. »

« C'est le moment, c'est le moment, c'est le moment. »

Je consultai mon petit chrono en argent.

C'était le moment.

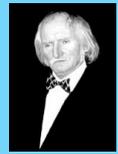




LA SORTIE DE L'ANTRE

Ô mondes diaphanes ! Accueil plus tendre
à celui qui sort au grand jour. Des ténèbres
du grand oubli. C'est là, c'est bien là,
en gloire et en splendeur.

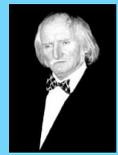
Sur les vastes, sur les célestes prairies –
le tigre d'or de la mélancolie.



PAYSAGE INDUSTRIEL AVEC INSECTE

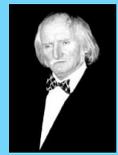
Instant après instant. Des millions de tonnes. Le cœur
de la pierre brûle – l'acier
coule à flots, comme le lait
d'une seille. Tonnerre de feu.

Tic-tac, tic-tac, tic-tac –
le cœur de la fourmi dans les nuits rouges.



PAYSAGE MARIN AVEC CHÈVRES ET HAUTS FOURNEAUX

Implorante la mer lance
ses bras bleus vers l'étoile
irréversible; en ses blanches dentelles
son sein bleu-vert palpite. Le pâtre
mène ses chèvres dans l'ombre
des hauts fourneaux, dans la zone.
Ne maudissez pas la solitude virile
de celui qui voit clair. Le large
est sa délivrance, la lourde rançon
dans la douleur. Heureuse ô! la force du pinson
d'être petit dans le buisson de roses sauvages.



LA NOUVELLE

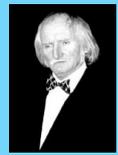
Ce jour-là (c'était en avril) tomba comme une nuit.
Dans ma maison pourrie, dans le noir, elle jouait du Célesta.
Ses doigts de cire tissaient un linceul sur les cordes
des harpes souterraines. Les abîmes tissaient un tissu
mélodieux. Et le jour tomba comme une nuit. Moi
j'attendais. Depuis mille ans j'attendais.
La délivrante Nouvelle.

Une cendre tombait sur ma maison pourrie et sur tout
l'Univers. La poudre dense de la mort. Dans les abysses –
mon âme scellée dans un poisson. Joyaux de feu.
Ses doigts de cire tissaient sans cesse le conte
mélodieux, comme un linceul destiné
à la fête funèbre. Le souvenir, ô
d'une vie printanière ! Où est-il notre corps
pareil à la fleur naïve des prés, palpitant, enivré
d'une chaude puissance ? Humiliées tombent
les tendres fleurs des prés... Le souvenir, ô
Le souvenir de notre chair florale...



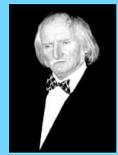
Un cri
fit trembler l'Univers. Le clocher
hurlait vomissant prières et anathèmes,
grands rires déments... Hâte fébrile.
Dans le ciel s'alluma un bûcher, incendie, incendie...
Au cœur du Tonnerre, un silence sonore :
trot croissant de sabots. Dans le noir,
cheval blanc comme cygne. Selle de pourpre.
Voix angéliques jaillissant des abîmes :
« Pourras-tu, étranger,
« ne pas recevoir la Nouvelle? »





* * *

Quand les temps sont propices à la machine à coudre,
n'hésite pas à en démonter une jusqu'aux moindres détails.
Tu verras combien elle ressemble à ton propre corps en
extase.



L'HISTOIRE DU DRAGON – UNE FABLE

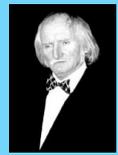
Il m'a dit : « Je suis le Dragon
« à trois milliards de langues. Je parle mille langues.
« J'ai parlé
« tout ce qu'on peut parler; et davantage. Disant
« que ce qui existe n'existe pas; que ce qui n'existe pas
« existe; et vice versa. Et même davantage.
« Je suis la mesure
« des mots, *verbum verborum*. Et voilà, je te dis :
« D'elle et de tout, je m'en souviens avec regret.
« Avec regret, avec un grand regret.
« L'Euphrate et le Tigre
« existent encore. Ils sont témoins. Une langue oubliée. »

Voilà ce qu'il m'a dit. Je suis l'une de ses langues.



* * *

« Si grand est mon amour pour toi, que jamais je ne t'appellerai par ton nom, c'est-à-dire je ne te connaîtrai pas. » Ainsi parlait une feuille à une autre feuille, au milieu des forêts. Et avec les autres feuilles de ces forêts, elles sont tombées en automne et ont fondu sans trace dans la terre humide et noire. Ceci est leur histoire.



NARRATION DE PRINTEMPS

Sans peur, sans espoir, je vous dirai
l'histoire. Telle qu'elle fut, telle
qu'elle s'est passée.

De velours rouge vêtu, l'enfant
était blond, cheveux bouclés, regard bleu
comme la fleur de lin à l'aube. Il portait col blanc
de dentelle et tenait à la main une sorte de baguette,
une vergette luisante comme du platine. Pointe aiguë.
Il était dans un vignoble immense, perdu
parmi les arcanes de la vigne sauvage, en fleur.
(Cette fleur était comme le miel,
capiteuse, enivrante.)

Sur les pampres ivres de fleurs
les escargots naïfs montaient doucement, par millions,
sous le ciel féérique, dans le vignoble d'or.
Bourdonnement d'insectes, anges. Silence.

L'enfant choisit un escargot. (Parmi des millions.)



Il montait, attentif, plein d'espoir, sur un pampre fleuri.
L'enfant le choisit.

(Des anges planaient dans les airs cristallins, leurs voix
glosaient tout bas le destin.)

La pointe aiguë toucha les petites cornes. La bête les
rétracta. Puis le corps de safran – une hypothèse de la vie.
Elle rentra dans la coquille. Tomba par terre.

Le fer effilé la poursuivit à l'intérieur.

De plus en plus profondément. Durant des milliers d'années.

Jusqu'à ce que la vie cessât. L'enfant
parla alors : « Je te connais, je t'aime

« je te connais. »

(Les anges planaient dans les airs cristallins, leurs hymnes
glosaient doucement le destin.)

Ceci est l'histoire nommée

« L'enfant à l'escargot dans la baguette ».

Telle qu'elle s'est passée.

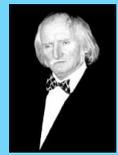




SIÈCLE DE FER

Sans Dieu
dans l'abyssale banlieue
ruines
de hauts fourneaux
le fer
sous la pluie
rouge
le ruisseau

Ainsi je m'abîme
de plus
en plus
dans le siècle
de fer
dans le siècle
de fer
Ô *stella maris*!



LA GUILLOTINE

Nous étions une bande joyeuse, le vin
comme le sang brûlait dans nos veines.
Et c'est alors que nous vîmes, soudain,
le ciel au crépuscule : une énorme
dalle de grès. Et vers l'Occident
se dressait, colossal, l'échafaud. Une guillotine
haute comme le Dôme de Cologne.
Nous restâmes comme des pierres. Glacés.
Rien ne bougeait. Aucune rumeur. Le couchant
était comme une « mer de sang ».
La dalle basse, jaunâtre, de grès
attendait immobile. Ô ciel !

*

La gigantesque machine était rose bonbon. Une
immense bâtisse en pâtisserie. Cadeau de Noël.
Elle semblait
d'une tristesse solitaire, tel un objet ménager
banni de la cuisine. Nostalgique,



elle semblait tendrement inviter dans son sein
les enfants ingrats, oublieux.

*

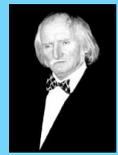
Nous étions une bande joyeuse, le vin...





AUTO PORTRAIT

Ô! si après la mort
on pouvait écrire des vers
je voudrais
être mort
avant la naissance
de l'Univers.



AVERTISSEMENT

Puisque l'humanité
a inventé la bombe H
sans consulter le peuple des fourmis,

on peut s'attendre à ce qu'il
invente quelque chose d'encore plus terrible
sans demander notre avis.



AUTRE LETTRE

Maintenant je t'écris à nouveau, ma bonne, au moment où de grands spectres écarlates se font annoncer.

Le mal qui me sape, j'espère encore y parer en usant des remèdes connus – la fièvre, la magie et l'alcool. Je vois à regret que l'exercice me gêne, aujourd'hui j'ai brisé mon arc le meilleur, ma fierté, mon appui. Plus de tir à l'arc désormais. Une peur confuse m'accompagne partout (moi, qui fus un vaillant). Contre elle, il n'y a que la fièvre, la magie et l'alcool qui me sont de quelque secours. De mes vétilles tant aimées

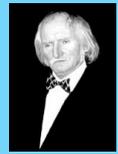
– souvenirs de campagnes, fétiches et talismans –, je garde encore une image. Je ne sais plus – et peu importe – si le portrait représente quelqu'un qui a existé. Ou a pu exister. En tout cas, la face ovale, le regard légèrement embrumé, vers le haut, les cheveux lumineux et le grand jabot de dentelle,



les mains toutes de paix... En fait
c'est un bon talisman, rassurant, et à le regarder
je n'entends plus les signes tonnants de ces
spectres écarlates. Mais une plainte
lointaine.

Parmi tant de signes, parmi tant de signes...





SAMSTAGSSTIMMUNG

Le samedi je me ressource. Les agneaux cessent
de me paraître des créatures insipides, les chevaux
de simples faiseurs de crottin. La Vérité
ne me paraît plus lourde et pâteuse – grosse baraque
aux annexes sordides. Au contraire,
la boue illuminée révèle
sa nature stellaire; l'Univers
est une euphorique pâture, une ambroisie
pour les ailés. Aussi,
sur la promenade, les cuisses désirables
des femmes exhalent de réconfortantes odeurs.
Et l'épicerie du coin
est un office ou un temple de la sagesse,
un temple des espérances pleines d'utilité.
C'est cela, le samedi je me ressource.



NUIT DE RÊVES

Mémoire oubli
mémoire oubli
mémoire oubli

Mémoire oubli
mémoire oubli
mémoire oubli

ô nuits de rêves



LE NAVIGATEUR OU LA BALLADE DE LA LITTÉRATURE

C'est une bêtise de clamer que les sentiments doivent être bannis de la littérature : ce ne sont pas les sentiments qui font la littérature – ou pas les seuls sentiments. Mais alors quoi, ou qui? Serait-ce la Raison, dont on peut croire (à tort) qu'elle s'oppose au « sentiment »? Ou bien l'inconscient, qui n'est en fait qu'un terme générique pour désigner tout ce qui échappe au contrôle de la Raison? Ou peut-être les mots?

Autant dire : cette maison n'est pas faite d'idées, mais de briques.

Pas une maison et pas une poésie n'est faite d'idées; avant qu'une maison existât, les briques dont elle est faite étaient des mottes d'argile.

De toute façon, ce ne sont pas les idées qui font la littérature. Les mots non plus. À la rigueur, les premières font la philosophie.

Les autres font les dictionnaires.

Ce sont les auteurs de littérature qui font la littérature; la poésie, ce sont les poètes qui la font. De quelle substance la pétrissent-ils? Cela les regarde.

C'est l'un des humbles mystères de la vie.



La mort annoncée de la littérature ne saurait se produire, quand bien même la mort annoncée de l'espèce humaine se produirait. Et encore !

Le mystère de la vie et de la poésie gagne tout l'Univers, en vertu d'une loi plus dure que tout métal existant ou imaginable.

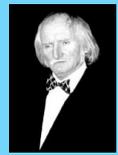
N'y peuvent tirer orgueil ou dignité ceux qui, incognito ou seulement à titre posthume sont les prêtres d'une religion sans chances; ni éloges ni attendrissement ne sauraient être leur lot, puisqu'en fait ils n'existent même pas, ni ne sont complices de ce qui est, et encore moins de ce qui n'est pas. La Poésie, c'est le Néant qui la fait, dans son ténébreux désir d'être autre chose.

Ce désir – comme tout désir, comme tout désir profond – ne sera jamais exaucé. C'est le Néant qui fait la Poésie, en soi, pour soi, et de sa terrible substance.

Et toi tu erres, sur des océans de goudron, sous le ciel de bitume, et l'étoile – l'unique étoile – s'appelle Carnage.

Tâtonnement aveugle gouverné par une loi plus dure que tout métal...







Table

| | |
|--|----|
| Le fruit défendu | 5 |
| Les noces | 6 |
| Aveugle | 7 |
| Le puits | 8 |
| La chasse | 9 |
| La victoire | 10 |
| Le pull | 11 |
| La suprême langueur | 13 |
| L'heure zéro | 15 |
| Mégalopolis | 16 |
| La cité pourriture | 17 |
| La ville méthaphysique | 19 |
| L'élu | 20 |
| post scriptum | 21 |
| Naturforschung | 22 |
| Ô le drôle d'oiseau | 23 |
| Lettre sur la coquille de l'escargot Adéodat | 24 |
| * * * | 26 |



| | |
|--|----|
| Missa solemnis | 27 |
| Le tonnerre du silence | 30 |
| L'histoire merveilleuse de l'archer | 31 |
| Reçois ce bouton de rose | 33 |
| La balade de la nuit d'or | 34 |
| La parabole de l'oreille et du compteur | 37 |
| Le talisman | 38 |
| Rosalba | 41 |
| Nox | 43 |
| L'histoire de la grande horloge et de l'aveugle | 45 |
| La croyance de la petite fille | 47 |
| Poème perdu | 48 |
| À Diotima | 49 |
| Amour autumnal | 50 |
| Zante, l'île des fleurs | 51 |
| Portrait d'un chasseur | 52 |
| Lettre | 53 |
| Inscription sur une pierre | 55 |
| Âme vespérale | 56 |
| Ode crépusculaire | 57 |
| La balade du penseur | 58 |
| * * * | 60 |
| La parabole de l'instant et de l'écouteur de l'horloge | 61 |
| La sortie de l'ancre | 63 |
| Paysage industriel avec insecte | 64 |
| Paysage marin avec chèvre et hauts fourneaux | 65 |
| La nouvelle | 66 |
| * * * | 68 |
| L'histoire du dragon – une fable | 69 |



| | |
|---|----|
| * * * | 70 |
| Narration de printemps | 71 |
| Siècle de fer | 73 |
| La guillotine | 74 |
| Autoportrait | 76 |
| Avertissement | 77 |
| Autre lettre | 78 |
| Samstagsstimmung | 80 |
| Nuit de rêves | 81 |
| Le navigateur ou la ballade de la littérature | 82 |

